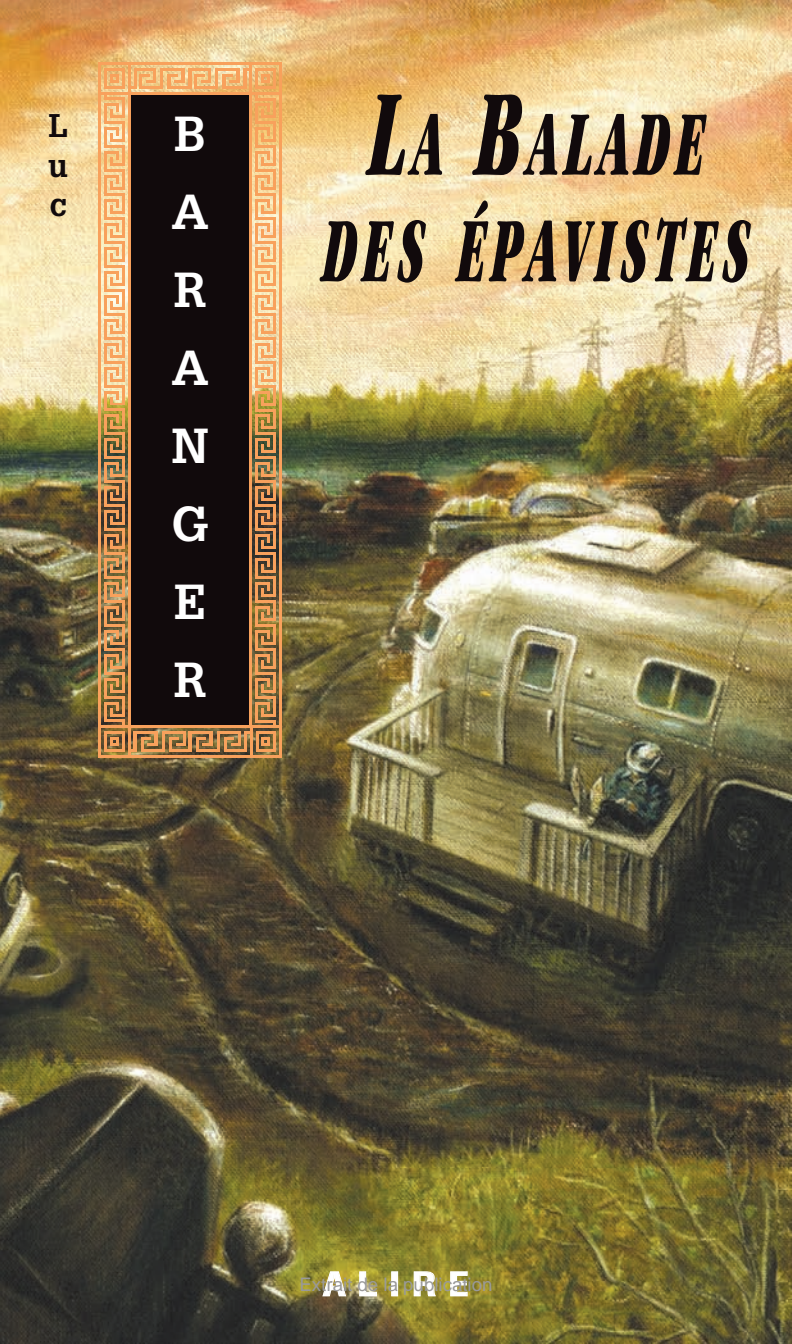


L  
U  
C

B  
A  
R  
A  
N  
G  
E  
R

# *LA BALADE DES ÉPAVISTES*



Extrait de la publication  
**ALIRE**







# LA BALADE DES ÉPAVISTES

## DU MÊME AUTEUR

*Visas antérieurs.* Roman.

Paris : Gallimard (NRF), 1996.

*Éculé sans haine.* Roman.

La Réunion : La Barre du Jour, 1998.

*Backstage.* Roman.

Paris : Seuil (Baleine), 2001.

*Dernières Nouvelles du Blues.* Recueil.

Marseille : L'écailler du Sud, 2004.

*Tupelo Mississippi Flash.* Roman.

Paris : Gallimard (Série Noire), 2004.

*À l'est d'Eddy.* Recueil.

Longueuil : La Veuve noire (Marché noir), 2005.

*Crédit revolver.* Roman.

Marseille : L'écailler du Sud, 2005.

# LA BALADE DES ÉPAVISTES

LUC BARANGER



Illustration de couverture : STEVE BOLDUC

Photographie : JACQUES GAVARD

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

**Messageries ADP**

2315, rue de la Province  
Longueuil (Québec) Canada  
J4G 1G4  
Téléphone : 450-640-1237  
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :

**Interforum editis**

Immeuble Paryseine  
3, Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex  
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91  
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33  
Service commande France Métropolitaine  
Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00  
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28  
Service commandes Export-DOM-TOM  
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86  
Internet : [www.interforum.fr](http://www.interforum.fr)  
Courriel : [cdes-export@interforum.fr](mailto:cdes-export@interforum.fr)

Suisse :

**Interforum editis Suisse**

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse  
Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60  
Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68  
Internet : [www.interforumsuisse.ch](http://www.interforumsuisse.ch)  
Courriel : [office@interforumsuisse.ch](mailto:office@interforumsuisse.ch)  
Distributeur : OLS S.A.  
Zl. 3, Corminboeuf  
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse  
Commandes :  
Tél. : 41 (0) 26 467 53 33  
Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66  
Internet : [www.olf.ch](http://www.olf.ch)  
Courriel : [information@olf.ch](mailto:information@olf.ch)

Belgique et Luxembourg :

**Interforum Benelux S.A.**

Fond Jean-Pâques, 6, B-1348 Louvain-La-Neuve  
Tél. : 00 32 10 42 03 20  
Télécopieur : 00 32 10 41 20 24  
Internet : [www.interforum.be](http://www.interforum.be)  
Courriel : [info@interforum.be](mailto:info@interforum.be)

Pour toute information supplémentaire

**LES ÉDITIONS ALIRE INC.**

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1  
Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443  
Courriel : [info@alire.com](mailto:info@alire.com)  
Internet : [www.alire.com](http://www.alire.com)

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION  
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 2006  
Bibliothèque nationale du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada

© 2006 ÉDITIONS ALIRE INC. & LUC BARANGER

10 9 8 7 6 5 4 3 2<sup>e</sup> MILLE

Extrait de la publication



*Pour Hank Shizzoe,  
dont le blues m'a accompagné  
tout au long de l'écriture de ce livre.*



# TABLE DES MATIÈRES

Mardi .....	1
Mercredi .....	77
Jeudi .....	91
Vendredi .....	103
Samedi .....	147
Dimanche .....	197
Lundi .....	259
Mardi .....	297
Mercredi .....	301

*Plutôt souffrir que mourir,  
C'est la devise des hommes.*

La Fontaine

**Épave**, subst. féminin. Personne désespérée qui ne trouve plus sa place dans la société.

**Épaviste**, subst. masc. Personne qui fait le commerce des épaves d'automobiles.  
*Syn.*: casseur.

*Le Robert*



## MARDI

Couché sur le flanc, Adolf reposait dans l'herbe clairsemée encore humide et froide de rosée nocturne, le corps drapé d'une bâche dépenaillée de l'armée américaine. Depuis l'au-delà, ses prunelles fouillaient encore désespérément un ciel tourmenté de pesants nuages bas oppressés d'en finir sur le front de l'Est. Tout près de son cadavre, presque à le toucher, la dignité enveloppée d'un manteau de fourrure, parcourue de tressaillements incontrôlés, Eva, à croupetons, ne pouvait réprimer de timides couinements de nouvelle veuve.

Clovis creusait la fosse à coups de pioche, amples, méthodiques, appliqués. Sans s'arrêter, il osait de temps à autre un rapide coup d'œil vers la couche de coton sale qui bétonnait un ciel déjà plombé.

Le temps retournait sa veste, virant sournoisement à l'orage. Le mercure prenait timidement du galon à mesure qu'un soleil invisible progressait en franc-tireur derrière l'épaisse grisaille.

La sueur perlait aux tempes de Clovis comme la condensation sur un bock de bière fraîche ; alors l'homme marqua enfin une pause. Il appuya le

manche de son outil contre sa hanche, retira sa chemise par-dessus la tête, sans la déboutonner entièrement, et lança le vêtement en boule sur le capot d'une Hotchkiss à demi carbonisée. Puis il se cracha dans les paumes et se remit au travail. Gorgée des pluies des derniers jours, la terre glaiseuse adhérait à la lame de la pioche que toutes les cinq minutes Clovis troquait pour la pelle. Il en profitait pour s'essuyer les yeux, avec le pan de son maillot de corps. Entre chaque pelletée qui crispait ses biceps et chaque coup de pioche qui lui arrachait un han ! de bûcheron, on pouvait l'entendre renifler sa peine. En surplomb du fossoyeur, Eva couinait toujours, les yeux secs comme la colère.

Le bord du trou avoisinait la hauteur de la ceinture de Clovis quand jaillit la voix enrouée de Max :

— Tu serais pas en train de chercher la nappe frénétique par hasard ? T'as pas l'impression que c'est assez profond comme ça ?

— Faudrait tout de même pas que des chiens ou des rats viennent déterrer sa charogne, répondit le fossoyeur sans relever la tête.

Max s'approcha et se pencha au-dessus du corps d'Adolf. Sur la tempe droite du cadavre offerte au gris du ciel, une balle avait ouvert une petite perforation noirâtre, nette, concentrique, ourlée de squames sanglantes à sa périphérie, qui faisait comme un minuscule et macabre cratère.

De terre lasse, Clovis balança enfin ses outils hors du trou. Alors Max tomba sa vieille canadienne pour la poser sur le capot perlé de rosée de la Hotchkiss. Il retroussa ses manches de chemise, glissa les bras sous la bâche et souleva avec peine le corps à



hauteur de ceinture pour le tendre à Clovis, qui manqua faire remarquer au vieux qu'il s'y prenait vraiment comme un manche et qu'il n'y avait pas pire geste pour se faire un tour de reins. Surtout à cet âge-là. Mais la situation n'incitait pas à ce genre de réflexion.

— Fais attention ! le prévint Max, il est sacrément lourd, l'enfant de garce.

Clovis, jambes écartées, genoux fléchis, reçut le cadavre du berger allemand dans ses bras tendus. Il le déposa délicatement à ses pieds. Avant de le recouvrir de la bâche, l'homme brossa une dernière fois le dessus de la tête de l'animal dans une espèce de shampooinage où s'entremêlaient, pêle-mêle, caresses, souvenirs, affection, regrets, vengeance et dégoût. Il savait qu'il était en train d'enterrer une partie de lui-même. Comme s'il n'était déjà pas suffisamment amputé de l'affectif... Il n'était pas dans ses habitudes de sombrer dans le sentimentalisme de pacotille, d'autoriser ses larmes à s'épancher, surtout face au vieux Max, mais là, présentement, c'était plus fort que lui. Le cœur serré et la gorge nouée, il revoyait tous ces petits matins où Adolf venait le réveiller de son haleine chaude et lui balayer la joue d'un savant coup de langue râpeuse.

Eva s'était levée pour suivre l'inhumation de son compagnon de sept années. Par un réflexe animal incongru, sa queue en panache se mit à jouer l'essuie-glace, comme on agitait autrefois les mouchoirs sur les quais de gare, du temps du charbon et de la vapeur.

Pour s'extraire de la fosse, Clovis empoigna la grosse main calleuse que lui tendit Max. Côte à

côte sur le bord du trou, chacun des deux hommes sembla attendre que l'autre se décide à dire quelque chose, même n'importe quoi, pour briser le pesant silence à peine troublé par le bruit sourd et lointain des véhicules qui longeaient le fleuve sur l'autre rive. Ils restèrent là une grosse poignée de secondes, les bras ballants, démunis, un peu perdus, orphelins d'on ne sait trop quoi, presque gênés, le regard, brouillé par l'émotion, vissé sur la bâche dont les bords s'imprégnaient déjà de l'humidité glaiseuse du fond du trou.

— T'auras qu'à prendre le tractopelle pour reboucher, suggéra Max en tirant ses paquets de tabac et de papier à rouler de sa poche de poitrine, tu te feras moins chier.

— Dis donc, Max, quand Consuela est morte, t'aurais aimé que les fossoyeurs rebouchent le trou avec une pelle mécanique ?

— Confonds pas tout, Clo, répliqua le vieux en faisant coulisser sa cigarette entre ses courts doigts épais, Consuela c'était Consuela, Adolf c'était Adolf.

— Pour toi peut-être, mais dis-toi bien que pour moi ça fait pas de différence. Une tombe, ça se creuse et ça se rebouche à la main, à l'ancienne. C'est une question de principe.

— Ben v'là aut' chose... T'as des principes, toi, à présent ? ironisa le Gitan en léchant la bande de papier gommée d'un coup de langue grisâtre. Enfin... tu feras bien comme tu voudras.

— Encore heureux !

Max tira sur sa roulée, referma son briquet à essence dans un claquement métallique, le glissa dans la poche de son pantalon de grosse toile bleue

et souffla lentement la fumée par le nez. Le vent happa le petit nuage blanchâtre qui n'en menait pas large, hésita, comme suspendu en apesanteur, pour finalement jouer la fille de l'air. Max empoigna sa canadienne, l'enfila et s'éloigna, les poings serrés dans les poches de son pantalon.

— J'vas faire du café, jeta-t-il par-dessus son épaule.

— C'est ça, va donc te rendre utile.

Le rabouin ne releva pas la réflexion de son ami. À quoi bon ? Pas plus qu'il ne haussa les épaules comme il l'aurait fait en temps ordinaire. La mort d'Adolf les attristait l'un et l'autre bien davantage qu'ils n'auraient souhaité le laisser paraître. Emmurés volontaires dans un cercle social où les garçons jouaient à l'homme pour essayer de se persuader qu'ils en étaient, Max et Clovis, au fil du temps, étaient devenus des Harpagon de la manifestation des sentiments, des Séraphin Poudrier du pathos. Ils avaient appris à s'asseoir sur leurs émotions, à les thésauriser entre le matelas de l'indifférence et le sommier du détachement, une habitude qui ne favorisait guère le sommeil réparateur.

Eva se décida enfin à emboîter le pas au vieux Gitan qui ruminait l'absence de différence, celle que son associé refusait de faire entre sa défunte épouse, au sein cannibalisé par un crabe amateur de chair ancienne, et leur berger allemand, retrouvé raide mort la veille au soir, assassiné en leur absence par un inconnu fin tireur. La chienne sur les talons, le vieux traîna la semelle à travers le terrain vague et grimpa pesamment une volée de marches de

bois. Arrivé sur la galerie de bastinges qui longeait ce qu'il osait encore appeler par nostalgie sa verdine, en fait deux roulottes de gadjo<sup>1</sup> accouplées cul à cul par un savant bricolage, il souleva son feutre marron, celui dont il aurait tellement aimé qu'il lui donnât cet air madré qui sied aux maquignons. Il se gratta le crâne de l'ongle du pouce, comme si ce geste allait l'aider à y voir plus clair dans ses pensées, et remit son chapeau en place. Les deux mains posées sur la rambarde, il jeta un regard semi-circulaire sur les alignements d'épaves de voitures, le petit bulldozer orange, le tractopelle jaune et noir avec son godet crotté qui semblait implorer le ciel, l'atelier prolongé du hangar à pièces détachées, l'Airstream d'aluminium de Clovis, les haies sauvages d'aubépine entremêlées de mûriers inextricables et de genêts aux boutons d'or flétris par la dévaluation de l'automne. Il passa aussi en revue les prés alentour, les lointaines lignes électriques à haute tension qui sciaient l'horizon, enfin il embrassa du regard tout son univers de métal, de terre et d'eau, borné vers l'ouest par la Maine, rivière placide et soumise, qui confluaient, là, à quelques encablures à peine, derrière les rideaux de saules, dans le flux magistral de la Loire, le dernier des fleuves rebelles, imprévisibles et tumultueux.

La mémoire de Max se mit à balayer le passé. Quelques années plus tôt, le soir, aux beaux jours, après avoir copieusement dîné d'un sandre ou d'un saumon au beurre blanc pêché par Clovis, c'est sur cette même terrasse de bastinges que Consuela et

---

<sup>1</sup> Nom donné par les Gitans à ceux qui ne sont pas des leurs.

lui, écroulés dans des fauteuils de camping, venaient prendre le frais en parlant bas, attentifs aux détails du ciel de feu où croisaient de majestueux hérons, les deux bergers allemands repus, vautrés à leurs pieds, enveloppés du même rêve.

Dans un réflexe ancestral datant de l'époque où les chiennes frayaient encore avec les loups et rôdaient en meutes, Eva décrivit trois tours sur elle-même pour coucher des herbes imaginaires avant de s'allonger sur le paillason salement touché par la calvitie. Max ôta ses sabots de cuir crottés, ce qui lui fit perdre un bon pouce d'un coup, et rentra chez lui en kroumirs. En partant, il avait laissé la radio fonctionner en sourdine. Depuis la disparition de sa femme, il ne parvenait guère à se passer de la bouillie sonore de ces voix inconnues, toutes plus doctes ou stupides les unes que les autres, de ces chansons imbéciles et de la bêtise crasse des messages publicitaires. « Ça aide un peu à combler le vide, répondait-il sans qu'on lui pose la question. Parce qu'elle était pas du genre à rester à rien faire, ma Consuela, alors forcément, y avait toujours de la vie dans la cambuse. Maintenant, y a plus que de la mort... »

Ce matin-là, dans la bakélite, un type au rugueux accent indéfinissable, une espèce de métèque qui surfait sur une rythmique musclée, répéta avec insistance qu'il aimerait bien *Déjeuner en Paix*.

Tout en repensant à l'assassinat d'Adolf, Max, qui doutait des performances de la technologie électro-ménagère asiatique, versa délicatement l'eau

bouillante sur le cône de papier à demi rempli de café. Des inimitiés, il s'en connaissait, de très récentes même, dont il n'avait pas osé parler à son ami Clovis. « Le pauvre, après ce qui lui est arrivé, c'est pas la peine de l'emmerder avec ça. » Des malfaisants qui ne lui voulaient pas que du bien et des amis à la vie à la mort, Max en avait, comme tout le monde. Comme on peut avoir des hémorroïdes ou des voisins. Autrefois, ses ennemis jurés, c'étaient les frères de Soto, un trio de rastaquouères mal embouchés, un gang de métèques aux origines douteuses, bref, un ramassis d'arcandiers qui exploitaient la plus importante entreprise de récupération automobile de la région, située de l'autre côté de la ville, en amont de la rivière, sur le bord de la route de Tiercé. Quand Max avait commencé à faire de l'ombre professionnelle au trio infernal, dans les années 70, on s'était d'abord jaugé, tourné autour, reniflé l'un l'autre comme le font les chiens, on s'était défié, puis insulté, et enfin menacé. C'est qu'à force de s'écouter vociférer, de prendre des coups de sang, de s'exciter comme des mâles en rut convoitant la même femelle en chaleur, on finirait par en venir aux mains, décrocher les fusils de chasse du râtelier. Pourquoi pas tirer en l'air pendant qu'on y était ? C'est ce qui était arrivé d'ailleurs. Une couple de fois. Les volées de plomb avaient grêlé les toits de tôle comme un orage d'été. Puis les de Soto avaient été contraints d'admettre que cet enragé de Max Rentchler ne lâcherait jamais prise. Alors, tels des parrains mafieux se partageant la pièce montée du South Side de Chicago, on s'était équitablement réparti les statistiques meur-

trières de la violence routière et le marché local des embrassades de poteaux téléphoniques, des erreurs de trajectoires sur chaussée mouillée, des dérapages incontrôlés des Travolta boutonneux du samedi soir ; bref, de tout ce qui noircissait les pages de faits divers et la rubrique nécrologique du *Courrier de l'Ouest*, le journal local. La paix des braves entre les épavistes rivaux n'avait rien eu à envier aux accords de Camp David. En 1979, quand Willie de Soto avait été retrouvé assassiné d'une balle en pleine tête, un peu à la manière d'Adolf d'ailleurs, ses frères avaient d'emblée dissuadé la police d'aller questionner Max. « Y ferait pas ça, le Rentchler, l'est pas comme ça. Pas son genre. » De leur côté, les gendarmes n'ignoraient pas que le Gitan, à l'adolescence, avait connu les joies spartiates du camp de concentration de Struthof. Aller l'inquiéter aurait eu pour conséquence de trouver, dès le lendemain dans le journal, un cinglant article d'indignation de l'association locale des anciens déportés du grand Ouest, toujours prêts à jouer les martyrs. Les concurrents de Max ayant le projet de devenir concessionnaires de prestigieuses marques automobiles, les fins limiers de la police n'avaient pu s'empêcher d'imaginer un règlement de comptes entre garagistes. Mais peu de temps avant sa mort, Willie s'était mis à fréquenter certains cercles de jeux clandestins de la capitale, on l'avait aussi vu flamber comme de l'amadou sur les champs de courses, on avait découvert qu'il entretenait une relation de gigolo avec une femme qui n'était pas la sienne, bref, autant de fausses pistes sur lesquelles la police,

plus à l'aise à bomber le torse sur les bords des routes qu'à patauger dans la fange glauque des milieux interlopes, s'était perdue en conjectures. Plus de vingt ans après, l'assassin de Willie courait encore. Les de Soto restants, eux autres, des ennemis, ils avaient continué à s'en faire, plus que de poils sous les bras. Aujourd'hui encore, leur acheter « un véhicule garanti cent pour cent » signifiait que c'étaient les emmerdements qui l'étaient... garantis ; ce qui ne voulait pas dire pour autant que de son côté Max n'avait jamais équipé d'un moteur rincé comme un terre-neuvas un véhicule affichant vingt mille petits kilomètres au compteur. Chez ses concurrents directs, enfin devenus ses amis, dès qu'un client mécontent arrivait pour formuler une réclamation, que l'énerverment gagnait du terrain et l'excitation des décibels, que le ton montait un peu trop au goût de ses oreilles, Tonio, le plus gringalet des de Soto encore en vie, celui au front bas, aux sourcils broussailleux, au regard chafouin que cachait mal une paire de culs de bouteille cerclés d'une épaisse monture noire rafistolée, celui que l'on trouvait en permanence derrière son bureau encaustiqué au cambouis, appuyait sur un bouton qui déclenchait une sirène extérieure. Au signal, son frère et tous les employés avaient ordre de rappliquer au galop toutes affaires cessantes. Aussi seul qu'un chevreuil aux abois, cerné de cette meute de gaillards essoufflés, menaçants, barbues, ventrus, vêtus de salopettes marouflées à la graisse de mécano, la clé à molette ou la masse à la main, le malheureux client regrettait son abonnement à l'association de consom-



mateurs, il ravalait son honneur et rebroussait chemin, la queue entre les pattes. Porter plainte ? Oui, bien sûr, mais auprès de qui ? Derrière chaque guichet de poste de police, la probabilité était énorme de tomber sur un fonctionnaire qui arrondissait ses fins de mois en bricolant les voitures de ses beaux-frères et qui se fournissait naturellement en pièces détachées d'occasion chez les de Soto, jamais assez pingres pour refuser une petite ristourne à un client en uniforme. En règle générale, les flics entretenaient de très cordiales et juteuses relations avec les chercheurs d'épaves routières, les seconds ne manquant jamais, sous peine de ne plus être appelés d'urgence sur les lieux d'accidents, de renvoyer aux premiers des ascenseurs de remerciements en forme de bouteilles ambrées de Jack Daniel's.

Avec le temps, les deux entreprises avaient chacune « marqué leur territoire », comme disait le Gitan, ou « défini leurs champs de compétence », comme disaient les têtes d'œuf de la Chambre de commerce et d'industrie. Max campait dans la modestie. Il s'était spécialisé dans les dépannages d'urgence, les enlèvements de véhicules accidentés et la remise en état de grosses américaines pour le compte de nostalgiques collectionneurs passionnés. Autrefois, il les écoulait grâce à son frère installé en banlieue parisienne. Quand, en 1972, le célèbre guitariste gitan Manitas de Plata, au pinacle de sa notoriété, avait fait le voyage jusqu'à Tournemaine pour prendre livraison d'une Ford Shelby en compagnie d'Henri Charrière encore tout auréolé du succès de son roman *Papillon*, Max avait fait la

une du *Courrier de l'Ouest*. Quelques mois plus tard, Consuela avait découpé dans *Paris-Match*, et mis sous verre, la photo du musicien au volant de l'américaine avec laquelle il traversait la Camargue en compagnie d'un Johnny Hallyday toutes dents dehors. D'autres commandes identiques avaient afflué de plusieurs pays d'Europe, les habiles collectionneurs sachant qu'on ne trouverait plus pour longtemps de ces Mustang GT 350 du milieu des années 60. L'heure était à l'économie, à l'écologie balbutiante, à la lutte contre les émissions de gaz carbonique, à la mort annoncée des moteurs de sept litres de cylindrée qui avaient leur avenir tout tracé dans les musées. Max vibrait toujours de passion pour ces monstres sortis de l'imagination fertile de Carrol Shelby le Magnifique qui, emporté par sa mégalomanie, n'avait pas baptisé ses modèles GT 350 parce qu'ils développaient un nombre équivalent de chevaux, mais simplement parce que trois cent cinquante pieds séparaient son bureau de son atelier. Ayant entendu parler des mérites professionnels de Max Rentchler, John Bishop, le président de l'Association américaine de sports automobiles, s'était fendu d'un mot gentil de félicitations, que Max n'avait pas réussi à entièrement déchiffrer, mais que Consuela s'était empressée d'encadrer et de suspendre au mur de la caravane, entre la photo de *Paris-Match* et une quadrichromie de la Sainte Vierge achetée lors d'un pèlerinage à Lourdes.

De leur côté, avec leurs yeux un peu plus gros que le ventre, les de Soto avaient négocié le grand virage de la modernité en recrutant un informa-

ticien qui tenait aujourd'hui encore un inventaire du stock de pièces détachées avec une précision de banquier lombard. Chez Max, la situation était quelque peu différente. Le disque dur se trouvait pris en étau entre la matière grise et le cortex. Quand on appelait monsieur Rentschler au téléphone pour un renseignement, il n'avait nul besoin d'aller vérifier sur les étagères du hangar s'il disposait en magasin d'un *windshield* de Volkswagen ou d'un différentiel de Volvo diesel de telle ou telle année : il le savait. Clovis en restait chaque fois comme deux ronds de flan. Le vieux raccrochait le combiné et disait, le plus naturellement du monde : « Tiens, y a le garage Pantais qui va envoyer son apprenti chercher la culasse de Mercedes. Mais si, tu sais bien, celle qu'on a fait rectifier y a pas deux mois ? T'as qu'à la descendre, je vais y faire sa facture pendant ce temps-là. »

Ainsi roulait la casse auto. Le bonheur des uns faisant le malheur des autres, Max et Clovis étaient devenus malgré eux de sacrés météorologistes économiques. Quand chez eux commençait à enfler le flot de Bougon incapables de se passer de voiture pour aller au supermarché faire le plein de malbouffe, à n'en pas douter une sévère récession économique mijotait à l'horizon.

— Tu vois, Clo, s'raient moins cons, les têtes d'œuf de Oual Strite, philosopha un jour Max, c'est à nous aut' qu'y téléphonerait pour se renseigner, parce que je sais pas si t'as remarqué, mais c'est à chaque fois réglé comme du papier à musique : dès qu'on recommence à vendre du pneu d'occasion parce que même le rechapé est devenu trop cher,

c'est pas la peine de savoir lire l'avenir dans le marc de tarot pour deviner que les peigne-culs vont bientôt être plus nombreux à faire la queue au bureau de chômage qu'au cinéma.

— Max, on lit dans le marc de café ou dans les cartes de tarot, mais pas dans le marc de tarot.

— Tu m'as très bien compris, l'avait repris Max qui parlait le Rentchler couramment et que les corrections de langage de son ami finissaient par irriter. Et puis arrête de me contredire tout le temps ! Ça d'vient lassant à la fin. J'ai à chaque fois l'impression que tu veux me faire passer pour un des Bill.

— Y a des impressions, Max, qui reposent sur de telles évidences qu'elles n'ont même pas besoin d'être vérifiées scientifiquement.

— Tu me fais chier, Clo. Je t'emmerde ! Tiens, j'vais aller faire un tour dans le marais avec les chiens. Plus voir ta gueule une couple d'heures, ça peut pas m'faire de mal.

Les deux saignés à blanc, le plus vieux et le plus très jeune, avaient fait pot commun avec ce qui leur restait de vitalité et d'humanité, histoire de tenir encore un bout de chemin, un chemin dont ils avaient conscience de la parfaite inutilité. Quand on n'attend plus rien de la vie, c'est qu'on espère la mort. C'était, de l'avis de Max et de Clovis, de n'être que pour rêver, comme c'était aussi de la vie de chacun d'eux de naître que pour crever. Un matin, au travers de la trame usée de sa propre existence, on entrevoyait le jour de sa mort, avec le diabolotin qui agitait déjà le drapeau à damier. On se surprenait alors à économiser sur tout, à essayer de faire

durer une mécanique au bout du rouleau, comme si de réduire la longueur du pas, le nombre de cigarettes et celui des cuillerées de sucre dans le café allait repousser les assauts de l'inéluctable. Que ne ferait-on pas pour un peu de rallonge ? Tout cet acharnement pour gagner quoi ? L'étirement thérapeutique de quelques pouces supplémentaires de la planche du plongeur dominant une piscine qui n'a jamais contenu autre chose que la vacuité d'un destin commun à tous les hommes ?

Depuis que la mort et le malheur avaient élu domicile à une portée de fusil, la gaudriole n'avait plus guère droit de cité à la casse auto Rentchler. Max avouait sans pudeur que la disparition de sa femme lui avait fait pousser une enclume au bout de la bite. Quant à Clovis, une poignée de revues et de DVD pornos l'aidaient, les soirs de grande solitude, à jouir d'un plaisir à portée de main.

En bon récupérateur de métaux, le dauphin de Maxence continuait à empiler les carcasses d'épaves en murailles de Chine, toujours de plus en plus serrées, toujours de plus en plus hautes et de mieux en mieux alignées. Il croyait ainsi inconsciemment faire de la casse une citadelle imprenable de l'extérieur, alors que la menace, goguenarde et cynique, planait au-dessus de sa tête.

Depuis deux ans, entre Maine et Loire, un Gabriel psychopathe, un de ces séraphins défroqués qu'on avait dû bannir du paradis à cause d'inavouables

déviances, avait installé son aire dans le voisinage immédiat du repaire de Max Rentchler, « Récupération, achats, ventes, reprises de véhicules toutes marques, pièces détachées d'occasion. Satisfait ou remboursé », comme l'annonçait le panneau rouillé du portique métallique qui donnait à l'entrée du chemin une vague allure de ranch abandonné. À la manière d'un charognard doué d'une grande patience, l'imprévisible rapace décrivait des cercles concentriques dont le rayon semblait rétrécir de jour en jour. Le sinistre archange avait déjà fondu sur Max et Clovis à deux reprises avant de reprendre son vol plané, invisible et présent à la fois. Il leur avait d'abord pris Consuela. Et voilà qu'une nouvelle razzia venait de leur ôter Adolf. Le Gitan pensait que pour sauver sa femme on avait tenté tout ce qui était possible, jusqu'à l'essoufflement des mandarins du centre anticancéreux, et qu'il n'y avait plus à y revenir. Mais en ce qui concernait Adolf, Max aurait de loin préféré qu'on lui coupât un doigt plutôt que de perdre ce berger allemand auquel, en guise de cadeau de mariage avec Eva, il avait offert cette Mercedes *station wagon* 280 SL qu'un chauffeur de maître avait fatalement occise en épousant la proue en moellons de l'angle du cimetière du village de Béconles-Granits, et que pour des raisons de facilité les deux casseurs avaient toujours familièrement appelé « le bunker ».

Après le décès de Consuela, le rabouin n'avait pu remonter qu'une partie de la pente du chagrin. Une sorte d'extrême lassitude l'avait pris sous son aile, sans parler de ce goût à rien dont il ne par-

venait plus à se débarrasser. Un temps, Clovis avait imaginé que Max bazarerait tout pour une bouchée de pain, qu'il irait attendre son dernier tour de manège du côté des Saintes-Maries-de-la-Mer<sup>2</sup>, en compagnie d'une poignée de cousins, tout ce qui lui restait de famille avec son frère, impotent et veuf d'une narvalie<sup>3</sup>, et qui vivotait encore en banlieue parisienne. Mais à l'époque, Clovis ignorait l'existence de tenaces contentieux claniques. Naguère, la sécession entre Max et les siens s'était passée dans la douleur. Après le cambriolage, dans les années 60, de la chapelle de Bonneval, un village isolé des montagnes auvergnates, le différend au sujet du partage du butin avait rouvert d'anciennes blessures. En son temps, Max avait honteusement défié les lois des gens du voyage, ne trouvant rien de mieux, lui le Gitan, que de s'amouracher d'une farouche Manouche, un peu comme si le fils caché de Martin Bormann décidait d'épouser la fille Ben Gourion en grande pompe à la mairie de Bergen-Belsen. Les chefs de clan avaient longuement palabré avant de tomber d'accord. Auparavant, dans sa plaidoirie, Max avait lourdement insisté sur son passé de déporté au camp de Natzweiler-Struthof. Il avait si bien su décrire l'évacuation des huit mille prisonniers, à la fin d'août 1944, vers le camp de Dachau, que les autres vieux rescapés présents ce jour-là s'étaient senti pousser des larmes. Il était allé présenter ses arguments en chemisette, de manière à ce que les patriarches voient bien le numéro

---

<sup>2</sup> Ville de Camargue, dans le sud de la France, où vit une forte communauté de gens du voyage.

<sup>3</sup> Désigne, chez les gens du voyage, sans intention péjorative, toute femme étrangère à l'ethnie.

matricule que les nazis lui avaient tatoué sur l'avant-bras. Il avait défendu l'idée que, d'avoir connu l'horreur, briqué la salle de tortures expérimentales du docteur Bickenbach, charroyé des centaines de fantômes squelettiques vers les fours crématoires, d'avoir vécu l'enfer à l'adolescence, tout cela lui conférait le droit de faire une entorse aux traditions. Le verdict n'avait pas été à la hauteur de ses espérances : certes, Consuela Reinhardt obtenait bien l'autorisation d'épouser Maxence Rentchler, mais à la condition *sine qua non* qu'elle s'engageât à ne plus jamais revoir les siens. Dans d'autres cultures, on appelait cela le bannissement. Pour remettre le fléau de l'hérésie coutumière à l'horizontale et couper l'herbe sous le pied de tous ces rétrogrades de l'amour libre, dégoûté par tant d'hypocrisie, Max avait opté pour une vie de sédentaire et choisi de s'installer à égale distance des régions de prédilection des Reinhardt et des Rentchler, pour ne plus jamais avoir affaire à ces chefs de clan qui s'aureolaient le prestige d'exploits à l'authenticité douteuse. Si, chez les Romanichels, Tsiganes et autres Zingari, on ne s'embarrasse pas d'archives paperassières, à la veillée, les récits des querelles du passé, des petites fâcheries, des mesquineries, des coups de couteau en douce, des expéditions punitives, des grandes transhumances, des mésalliances, enluminés de génération en génération, nourris de vieilles haines réchauffées, édulcorés d'hagiographies à quatre sous, à l'instar du conte à mourir debout de l'illusionniste de Nazareth, finissent par devenir paroles d'évangile. En vérité je vous le dis, il n'y a de pire évidence historique aux



oreilles d'un petit cul que le mensonge raconté avec faconde par un patriarche roublard, les deux mains croisées sur la crosse de sa canne et le regard faussement perdu dans l'affolement des flammes crépitantes d'un feu de camp.

Après le départ définitif de sa femme, Max s'était demandé si ce qu'il lui restait de famille, là-bas, en Camargue, lui consentirait une petite place sur le petit banc du petit coin du campement réservé à ceux dont le visage ridé comme une pomme blette trahissait une vieilleuse qui n'avait plus d'âge. Chez les Voyageurs, on n'osait pas encore expédier ceux dont les paupières s'étaient affaissées sous le fardeau des souvenirs aux bons soins d'infirmières en blouse blanche, on les gardait gentiment au coin du feu. Ils y jouaient les arrêts de jeu, tuant le temps dans d'interminables parties de dominos. « Ça m'étonnerait qu'ils veuillent de moi, s'était dit Max. Chez nous, on n'aime guère ceux qui démontent pour toujours les roues de leurs roulettes. » Malgré cette vision pessimiste, contre toute attente, à la mort de Consuela, ils avaient appliqué de Belgique, d'Allemagne et du pourtour méditerranéen. Comment avaient-ils appris la nouvelle ? Comment s'était-elle en quelques heures propagée de l'Anjou à la Catalogne et de la Toscane au Brabant ? Clovis avait posé la question. Max lui avait répondu qu'il fallait bien qu'à l'heure d'Internet et des satellites l'univers des Voyageurs conservât un dernier soupçon de mystère.

— Tu sais bien que Consuela était la nièce de Django, avait-il ajouté, les Reinhardt et les Rentchler ont toujours traversé les siècles et les frontières avec l'aide du vent.

— Arrête tes boniments, tu veux ? On n'est pas à la fête foraine, Max. Je croyais que t'avais renié ta tribu en te mariant ? Mais t'es bien comme tous les autres. Tu sais qui tu me rappelles avec ton obscurantisme de pacotille et tes secrets à deux balles ? Tu me rappelles ces vieux Apaches qu'on croise dans les bars du Nouveau-Mexique ou de l'Arizona. Ils se disent tous descendants directs de Geronimo ou de Cochise, quand c'est pas des deux à la fois, ils prétendent tous être capables de communiquer avec des forces invisibles, les esprits, l'au-delà et toutes ces conneries. En fait, ils sont tout juste bons à amuser le touriste pour se faire payer des verres de fort pour entretenir leur ivrognerie. Te trompe pas, Max, je suis pas Tony Hillerman, moi, faudra trouver autre chose pour me bourrer le mou.

Max, qui n'avait bien évidemment jamais entendu parler de Tony Hillerman, avait haussé les épaules, vexé.

— Tu peux pas comprendre, Clo, toi et moi, on est pas sur la même longueur d'ongles.

— Ce que je comprends, c'est que t'as pas pu te retenir de décrocher le téléphone pour appeler la mairie des Saintes-Maries et que là-bas ils ont sonné le tocsin.

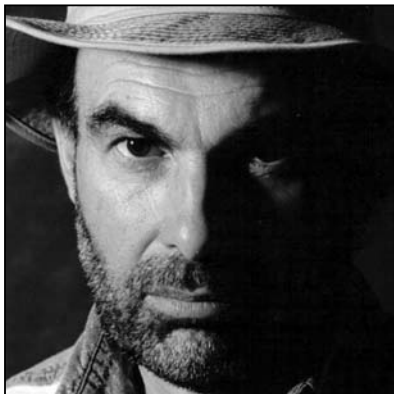
Les mystères de Max à trois francs six sous mettaient Clovis en rogne. Quand il sentait la colère monter en lui, que bientôt les mots dépasseraient sa pensée, pour se calmer les nerfs, éviter l'affrontement avec le vieux, il partait bouder dans sa roulotte de luxe, écouter de la musique à tue-tête ou bien détacher sa barque pour aller se promener

une couple d'heures, même si un travail urgent l'attendait sous le pont du garage. Parfois, n'y tenant plus, sans prendre le temps de se laver et de se changer, il sifflait l'un des chiens, s'assoit au volant de sa Cutlass et roulait droit devant lui, le pack de bières à la place du mort et le mégot d'une cigarette servant à allumer sa jumelle. Il poussait la musique à fond pour ne jouer que des *best of* très personnels gravés sur son ordinateur. Son sectarisme en matière de blues le contraignait à n'apprécier que ces *losers* des clubs d'Austin ou de Houston, des deuxièmes couteaux qui ne feraient jamais que des premières parties. À quelques exceptions près cependant, comme ce surdoué d'Eric Sardinias alluré comme un chef sioux ou ce Suisse allemand de Hank Shizzoe auquel John Fogerty en personne avait fait l'aumône d'une toune bien chantournée à l'ancienne.

Par un soir orageux de juin, trois facteurs : une conséquence du port de la susceptibilité à fleur de peau, le dernier CD de Billy Bob Thornton et un pack de six bouteilles de Schützenberger, avaient poussé un Clovis gluant de cambouis, de la pointe de la visière de la casquette à celles des souliers de sécurité, jusqu'au bord de la mer. Il avait coupé le moteur face au yacht-club de la station balnéaire de Pornichet, l'esprit apaisé par cent cinquante kilomètres de tranquille chevauchée, le bras gauche à la portière, une main sur le volant et l'autre caressant mollement l'échine d'Adolf, pressé d'aller pisser sur les bornes électriques des pontons de la marina. Puis l'idée était venue à Clovis d'aller manger à l'autre bout de la ville, au Castel Marie-Louise, un

établissement huppé, classé cinq étoiles au firmament des voûtes stomacales des argentés du portefeuille. Bien qu'il débarquât sur l'aire de stationnement dans un carrosse américain à huit cylindres, noir, silencieux, majestueux et chromé comme un toaster Westinghouse des années 50, les serveurs du palace, en apercevant la dégaine du casseur, s'étaient précipités pour éconduire cet empêcheur de souper entre gens du même monde, d'abord avec tact et ménagement, avant que le ton enfle. Les clients de la terrasse, amusés ou irrités, avaient posé les ustensiles et observé la scène. L'altercation avait subitement viré à la bagarre, puis à l'avantage immédiat de la domesticité, jusqu'à ce qu'Adolf bondisse par la portière à la rescousse de son maître, ses babines baveuses retroussées sur ses crocs blancs. Sans demander son reste, le petit personnel avait aussitôt battu en retraite vers l'office. L'épaviste, encore sous les effets alcoolisés de la Schützenberger, en remettant le pan de sa chemise dans sa ceinture, avait lancé à la cantonade médusée : « Ah elle est belle, la France ! Y a de quoi être fiers ! On refuse l'entrée à un gentleman en voiture de collection, mais on accepte ceux qui se donnent des allures de nouveaux riches. Allez, viens Adolf, on s'en va, on n'a rien à foutre chez les pauvres ! »

Vingt minutes plus tard, l'homme et son chien avaient fini par se faire accepter dans un bar-restaurant du village de pêcheurs de Piriac, dont les patrons versaient leur obole à la Société protectrice des animaux et savaient se montrer plus regardants sur la mine que sur la mise.



## **LUC BARANGER...**

... est né en 1951 au beau milieu des mines d'ardoise de l'Anjou, dans l'ouest de la France. Depuis l'enfance, il a trois passions indéfectibles : le blues, le rock'n'roll et les civilisations amérindiennes. Il a vécu et travaillé en Angleterre, dans l'océan Indien, dans le Pacifique sud, aux États-Unis et enfin au Québec où il est ancré au moins jusqu'au cimetière. Il a été cireur de parquets, carrossier, loueur de bicyclettes, road manager, éducateur spécialisé, installateur de dispositif d'enseignement à distance, responsable pédagogique, animateur d'ateliers d'écriture, enseignant, directeur d'école, propriétaire et exploitant d'un submersible, conseiller ministériel... en Angleterre, en Suisse, aux États-Unis, dans l'océan Indien, dans le Pacifique sud et au Québec. Il a par ailleurs écrit des textes pour le bluesman (et ami) Paul Personne et traduit une vingtaine de romans et récits américains pour des maisons d'éditions françaises. Marié, père de deux filles, il a publié son premier livre en 1996.

# EXTRAIT DU CATALOGUE



## Collection « Romans » / Collection « Nouvelles »

- |     |  |                        |
|-----|--|------------------------|
| 001 | <i>Blunt – Les Treize Derniers Jours</i>                           | Jean-Jacques Pelletier |
| 002 | <i>Aboli</i> (Les Chroniques infernales)                           | Esther Rochon          |
| 003 | <i>Les Rêves de la Mer</i> (Tyraaël -1)                            | Élisabeth Vonarburg    |
| 004 | <i>Le Jeu de la Perfection</i> (Tyraaël -2)                        | Élisabeth Vonarburg    |
| 005 | <i>Mon frère l'Ombre</i> (Tyraaël -3)                              | Élisabeth Vonarburg    |
| 006 | <i>La Peau blanche</i>   | Joël Champetier        |
| 007 | <i>Ouverture</i> (Les Chroniques infernales)                       | Esther Rochon          |
| 008 | <i>Lames soeurs</i>  | Robert Malacci         |
| 009 | <i>SS-GB</i>   | Len Deighton           |
| 010 | <i>L'Autre Rivage</i> (Tyraaël -4)                                 | Élisabeth Vonarburg    |
| 011 | <i>Nelle de Vilvèq</i> (Le Sable et l'Acier -1)                    | Francine Pelletier     |
| 012 | <i>La Mer allée avec le soleil</i> (Tyraaël -5)                    | Élisabeth Vonarburg    |
| 013 | <i>Le Rêveur dans la Citadelle</i>                                 | Esther Rochon          |
| 014 | <i>Secrets</i> (Les Chroniques infernales)                         | Esther Rochon          |
| 015 | <i>Sur le seuil</i>  | Patrick Senécal        |
| 016 | <i>Samiva de Frée</i> (Le Sable et l'Acier -2)                     | Francine Pelletier     |
| 017 | <i>Le Silence de la Cité</i>                                       | Élisabeth Vonarburg    |
| 018 | <i>Tigane -1</i>   | Guy Gavriel Kay        |
| 019 | <i>Tigane -2</i>   | Guy Gavriel Kay        |
| 020 | <i>Issabel de Qohosaten</i> (Le Sable et l'Acier -3)               | Francine Pelletier     |
| 021 | <i>La Chair disparue</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -1)    | Jean-Jacques Pelletier |
| 022 | <i>L'Archipel noir</i>   | Esther Rochon          |
| 023 | <i>Or</i> (Les Chroniques infernales)                              | Esther Rochon          |
| 024 | <i>Les Lions d'Al-Rassan</i>                                       | Guy Gavriel Kay        |
| 025 | <i>La Taupe et le Dragon</i>                                       | Joël Champetier        |
| 026 | <i>Chronoreg</i>   | Daniel Sernine         |
| 027 | <i>Chroniques du Pays des Mères</i>                                | Élisabeth Vonarburg    |
| 028 | <i>L'Aile du papillon</i>  | Joël Champetier        |
| 029 | <i>Le Livre des Chevaliers</i>                                     | Yves Meynard           |
| 030 | <i>Ad nauseam</i>  | Robert Malacci         |
| 031 | <i>L'Homme trafiqué</i> (Les Débuts de F)                          | Jean-Jacques Pelletier |
| 032 | <i>Sorbier</i> (Les Chroniques infernales)                         | Esther Rochon          |
| 033 | <i>L'Ange écarlate</i> (Les Cités intérieures -1)                  | Natasha Beaulieu       |
| 034 | <i>Nébulosité croissante en fin de journée</i>                     | Jacques Côté           |
| 035 | <i>La Voix sur la montagne</i>                                     | Maxime Houde           |
| 036 | <i>Le Chromosome Y</i>   | Leona Gom              |
| 037 | (N) <i>La Maison au bord de la mer</i>                             | Élisabeth Vonarburg    |
| 038 | <i>Firestorm</i>   | Luc Durocher           |
| 039 | <i>Aliss</i>   | Patrick Senécal        |
| 040 | <i>L'Argent du monde -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2) | Jean-Jacques Pelletier |
| 041 | <i>L'Argent du monde -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2) | Jean-Jacques Pelletier |
| 042 | <i>Gueule d'ange</i>   | Jacques Bissonnette    |

043	<i>La Mémoire du lac</i>	Joël Champetier
044	<i>Une chanson pour Arbonne</i>	Guy Gavriel Kay
045	<i>5150, rue des Ormes</i>	Patrick Senécal
046	<i>L'Enfant de la nuit</i> (Le Pouvoir du sang -1)	Nancy Kilpatrick
047	<i>La Trajectoire du pion</i>	Michel Jobin
048	<i>La Femme trop tard</i>	Jean-Jacques Pelletier
049	<i>La Mort tout près</i> (Le Pouvoir du sang -2)	Nancy Kilpatrick
050	<i>Sanguine</i>	Jacques Bissonnette
051	<i>Sac de nœuds</i>	Robert Malacci
052	<i>La Mort dans l'âme</i>	Maxime Houde
053	<i>Renaissance</i> (Le Pouvoir du sang -3)	Nancy Kilpatrick
054	<i>Les Sources de la magie</i>	Joël Champetier
055	<i>L'Aigle des profondeurs</i>	Esther Rochon
056	<i>Voile vers Sarance</i> (La Mosaïque sarantine -1)	Guy Gavriel Kay
057	<i>Seigneur des Empereurs</i> (La Mosaïque sarantine -2)	Guy Gavriel Kay
058	<i>La Passion du sang</i> (Le Pouvoir du sang -4)	Nancy Kilpatrick
059	<i>Les Sept Jours du talion</i>	Patrick Senécal
060	<i>L'Arbre de l'Été</i> (La Tapisserie de Fionavar -1)	Guy Gavriel Kay
061	<i>Le Feu vagabond</i> (La Tapisserie de Fionavar -2)	Guy Gavriel Kay
062	<i>La Route obscure</i> (La Tapisserie de Fionavar -3)	Guy Gavriel Kay
063	<i>Le Rouge idéal</i>	Jacques Côté
064	<i>La Cage de Londres</i>	Jean-Pierre Guillet
065	(N) <i>Treize nouvelles policières, noires et mystérieuses</i>	Peter Sellers (dir.)
066	<i>Le Passager</i>	Patrick Senécal
067	<i>L'Eau noire</i> (Les Cités intérieures -2)	Natasha Beaulieu
068	<i>Le Jeu de la passion</i>	Sean Stewart
069	<i>Phaos</i>	Alain Bergeron
070	(N) <i>Le Jeu des coquilles de nautilus</i>	Élisabeth Vonarburg
071	<i>Le Salaire de la honte</i>	Maxime Houde
072	<i>Le Bien des autres -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier
073	<i>Le Bien des autres -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier
074	<i>La Nuit de toutes les chances</i>	Eric Wright
075	<i>Les Jours de l'ombre</i>	Francine Pelletier
076	<i>Oniria</i>	Patrick Senécal
077	<i>Les Méandres du temps</i> (La Suite du temps -1)	Daniel Sernine
078	<i>Le Calice noir</i>	Marie Jakober
079	<i>Une odeur de fumée</i>	Eric Wright
080	<i>Opération Iskra</i>	Lionel Noël
081	<i>Les Conseillers du Roi</i> (Les Chroniques de l'Hudres -1)	Héloïse Côté
082	<i>Terre des Autres</i>	Sylvie Bérard
083	<i>Une mort en Angleterre</i>	Eric Wright
084	<i>Le Prix du mensonge</i>	Maxime Houde
085	<i>Reine de Mémoire 1. La Maison d'Oubli</i>	Élisabeth Vonarburg
086	<i>Le Dernier Rayon du soleil</i>	Guy Gavriel Kay
087	<i>Les Archipels du temps</i> (La Suite du temps -2)	Daniel Sernine
088	<i>Mort d'une femme seule</i>	Eric Wright
089	<i>Les Enfants du solstice</i> (Les Chroniques de l'Hudres -2)	Héloïse Côté
090	<i>Reine de Mémoire 2. Le Dragon de feu</i>	Élisabeth Vonarburg
091	<i>La Nébuleuse iNSIEME</i>	Michel Jobin
092	<i>La Rive noire</i>	Jacques Côté
093	<i>Morts sur l'Île-du-Prince-Édouard</i>	Eric Wright

VOUS VOULEZ LIRE DES EXTRAITS  
DE TOUS LES LIVRES PUBLIÉS AUX ÉDITIONS ALIRE ?  
VENEZ VISITER NOTRE DEMEURE VIRTUELLE !

**www.alire.com**

Extrait de la publication

**LA BALADE DES ÉPAVISTES**  
est le cent sixième titre publié  
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique  
a été achevée en juin 2010  
pour le compte des éditions







« QU'ELLES SE DONNENT DES AIRS D'ARGOT EN CHARENTE OU DE FRANGLAIS-CAJUN EN LOUISIANE, LES LANGUES DE BARANGER [...] PORTENT SANS ARRÊT LES MARQUES DES BLESSURES ET LES MENSONGES DE CEUX QUI LES PARLENT. »

*ICI – Montréal*

## La Balade des épavistes

« Tu sais, Max, c'est dur de s'avouer qu'on est mort de son vivant. »

Ainsi s'exprime Clovis, ancien journaliste rock devenu le bras droit de Max le Gitan, seul patron avant Dieu de la « Casse Rentchler ». Mais depuis la mort de sa Consuela, Max aussi file un mauvais coton.

Quand un tireur anonyme abat sans sommation Adolph, le fidèle ami de Clovis et gardien du commerce, l'ex-journaliste se dit qu'il y a peut-être autre chose qui assombrit l'humeur de Max; quand une fausse demande de remorquage les éloigne de la casse et qu'au retour il constate la disparition de Mahmoud, le jeune Beur qui travaille avec eux, Clovis a la certitude que Max connaît la raison de tout ça et il le somme de vider son sac.

Or, en écoutant le vieux Gitan raconter la sordide histoire d'un sac de drogue qui, au hasard d'un accident routier, a abouti dans les mauvaises mains, Clovis comprend la profondeur du merdier dans lequel ils sont plongés. Alors les deux associés planifient une petite balade de nuit qui leur permettra de régler le problème d'un seul coup.

Mais les balades, c'est bien connu, ne se terminent pas toutes dans la joie et l'allégresse...

**TEXTE INÉDIT**



14,95 \$

9 782896 154142

Extrait de la publication 8,90 € TTC

